



Le roi de Thulée

Opéra pour une voix de femme

BF éditions

La sculpture en page de garde est de Sido Gall,
photographiée par Jean-Marie Thomas.

Les peintures sont de Sido Gall.

N 1

Le hohe Vätersaale

Sur la scène deux longues tables parallèles plus basses que la normale et reliées à l'avant vers le public, formant un U, par une table plus courte. De lourdes nappes blanches recouvrent le tout. Rien d'autre. Que sur la petite table à l'avant au centre la coupe d'or. Une femme entre par le fond, costumée à l'ancienne et en guimpe. Elle fait un aller retour pour visiter les tables, des deux côtés, coups d'œil au plafond, s'arrête au milieu de la salle et commence le texte en se tournant vers le public:

Il est au Nord très loin
Groenland du cœur
Iceberg d'orgueil
Et vent froid d'innocence
Comblant la plaine blanche
De sa caresse de neige

Il est au Nord. au soleil naissant
Toujours naissant
Dégel du cœur
Ou sourd la mer
Ou la rocaille bleue
S'érige en flanc
La fenêtre inopinée
D'un château sombre
Et le balcon
Sur la salle d'ombreLe hohe Vätersaale

La femme retourne vers le fond pour explorer la salle puis, vers le public, verbe haut, depuis le fond de la salle:

Soir ou matin
Qu'importe ici
Le jour est incertain
En crépuscule de vie
Verbe haut. l'âme
Sans fourche
Mon roi, beau roi
Buvant, brétant
Im hohen Viitersaale

Tantôt pour le banquet
Seront ici les pairs assemblés
Jusqu'aux solives brunes
Portera la fumée
Les clameurs
Et des hautes flammes
Les vivants reflets
Im hohen Vatersaale

Encore, dans la pénombre
La salle espère
Rigide et sombre
Les solives craquent
Et le vent gémit
Plus haut que la mer
Plus près
Et secoue et s'agrippe
Et lamente
Et souffle
Au cœur en claire voie
Et souffle au cœur pris

N'est plus à prendre

Ne reviendrez plus

Ne partirez point d'ici

Peut-être

Dormirez à l'enfourchure

Du regret peut-être Prisonnier

Du vent, du rocher toujours ?

Et de la mer qui brille

Au pied du hohen Vatersaale

(Elle vérifie tout en silence puis:)

Tout est prêt

Les lourdes nappes

Bleutées jusqu'au balcon

Déjà j'entends les Chiens

(très laconique :)

Marie, venez, partons. (Sort)

La ballade du Roi de Thulée

Chant en allemand et en français, les deux versions Zelter et Gounod sans interruption
comme un seul chant)

Es war ein König in Thule
Gar treu bis an sein Grab
Dem sterbend seine Buhle
Einen goldnen Becher gab

Es ging im nichts darüber
Er leert' ihn jeden Schmaus
Die Augen gingen im über
So oft er trank daraus

Und als er kam zu sterben
Zählt' er seine Städt' im Reich
Gönnt' alles seinen Erben
Den Becher nicht zugleich

Er sass beim Königsmahle
Die Ritter um ihn her
In hohem Vätersaale
Dort auf dem Schloss am Meer

Dort stand der alte Zecher
Trank letzte Lebensglut
Und warf den heiligen Becher
Hinunter in die Flut

Er sah ihn stürzen, trinken
Und sinken in das Meer
Die Augen täten ihm sinken
Trank nie einen Tropfen mehr

Il était un roi de Thulée
Qui jusqu'à la tombe fidèle
Reçut à la mort de sa belle
Une coupe en or ciselée

Nul trésor n'avait tant de charme
Nul trésor n'avait tant de charme
Dans les grands jours il s'en servait
Et chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes

Quand il sentit venir la mort
Entre ses barons partagea son or
Excepté la coupe sacrée
Qu'à la main il conserve encore

Et puis en l'honneur de sa dame
Au balcon de l'antique salle
Il but une dernière fois
Lança la coupe de ses doigts
La mer la but. Il rendit l'âme
Gounod

N°3

Le petit squelette

Le chant résonne encore quand elle commence le texte, comme pour couper la parole,
impatiente

Un jour je serai
Un petit squelette
Tout blanc
Je serai
Toute remplie
De terre
Et j'aurai
Eu entre
Mes dents
Tout
Les plaisirs de la terre
Les chagrins
Tout
Entre mes dents
De squelette
De la terre
Je serai
Comme une diagonale
Dans la santé du
Monde
La diagonale
Du plaisir
La diagonale de
Peine

Je serai
Blanche
Sereine
Et remplie
De terre
Je serai
Et maintenant
Passe le fumet
De ma peine
Et de mon
Plaisir
À savoir
Que tu m'aimes
À savoir
Que tu me souris
Je serai
Blanche et
Toute remplie
De terre
Un jour
Cent jours
Longtemps
Le temps
Se souviendra
De moi
Comme
Fleur, si unique
Si belle
Au PRINTEMPS
Au SOLEIL
Des jours
DONNES

Ah, des jours
Reçus
Je serai
Blanche et
Pleine de terre
Et je serai
Légère
Si légère
À la terre
Ah
Que de temps
Passera
Comme
Murmure de guêpe
Comme son de
Clarinette légère
Au vent du
Temps
Au vent
À la terre
Au, à l'intime granulement
De ma terre, si
Personnelle
Entre mes dents
Les dents de
L'Être
Être
Avoir été
Sable,
Dents
Et l'être
Le murmure

Bienheureux
D'avoir été
Aux délices
À la peine
Si fine
Si légère
Les dents
Le sable toujours
Etre
Avoir été
Et fuit
Le temps
S'enfuit
La peine
Toute
Et ce fin
Cristal
De l'être
Au sens
Au sens fin
Des heures
Qui fuient
Terre et dents
Terre et dents
Terre et dents
Ma terre
Oh ma terre
OH MA TERRE

N°4

L'été se tire sans hâte

Lettre à ne pas envoyer

La lumière change. Très en sourdine une musique: Leçon des Ténèbres de François Couperin, s'amplifie un peu et repart. Elle plie des draps, accroche la toile bleue du roi, prend la coupe rêveusement, s'assied. Ecrit

Samedi 29 juillet, soir.

Naïs...

L'été se tire sans hâte. Je suis heureuse. J'écoute de toute mon âme, tout. Et je n'ai pas envie de paroles. Il y en a déjà trop sur cette page.

Et pourtant pourquoi ne suivrais-je pas ce petit sentier au bout de mon stylo sous cet avion qui rêve à demi là-haut et qui flâne, ce petit sentier...

Mon Ried, qu'il m'y entraîne, qu'il m'y invite ! Sous-bois de moustiques. Touffeur des buissons pâles de poussière, haillons de toiles, moucheron évidés, gros têtards au fond des bras morts du Rhin, vus du pont où mes cuisses allongées goûtent le goudron contre les poutres espacées, les coudes pleins de sable et le menton sur la fente, têtards croisillant sous les danseuses qui tissent sur l'eau leur ballet de glace.

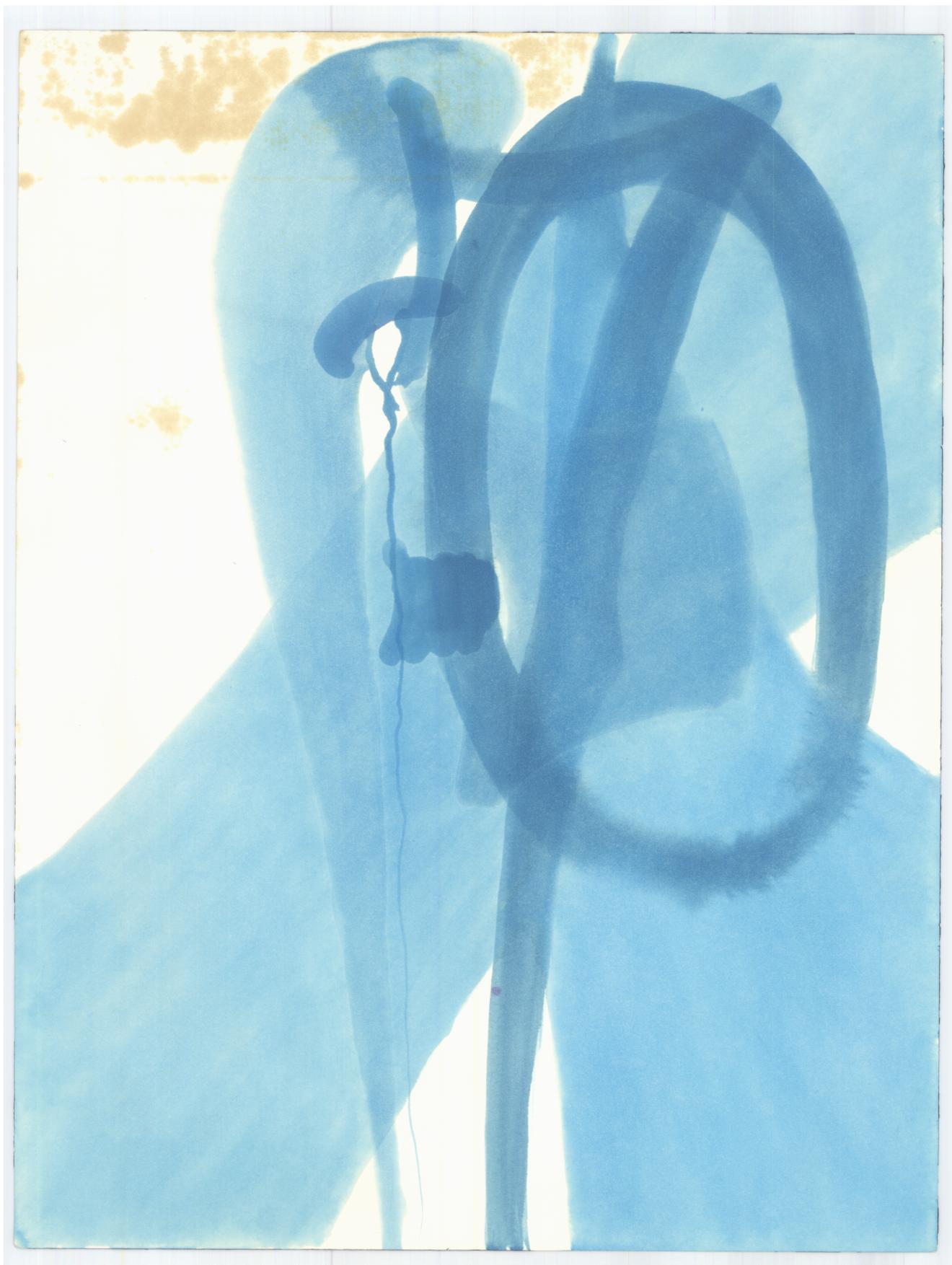
Été granulé, l'avion repasse, il vire, une mobylette le souligne et deux pas, choc dur des talons, crissement sous le pied.

Été grumeleux, ma vie flaquette en rubans relâchés, rugueur de mon jupon, lisseur entre mes doigts qui tiennent le rien faire et mes pieds, l'un viré de bord et l'autre agrippé au rebord du bureau près du pot de fleur.

NAÏS, de l'ombre quelque part, une haie de criquets, un champ motteux et sec et des melons sous leurs feuilles de survie.

Il fait chaud !

NAÏS, on boit dans des verres hauts, des choses claires et vitrées.



NAÏS, un train de pensées passe lentement et cliquette entre les pieds

d'une table de troquet Gauloise blanche et sèche à la lèvre.

Indigence de travail. Le monde se refait, un flanc à la lune, l'autre au sable, une rame dans la boue et l'autre au hangar.

Pénitence endimanchée. Que m'est au doigt ma lèvre douce et frais à ma tempe le vent léger.

Équarrissez les giboulées. Sortez le drapeau blanc des brumes fraîches. Lumignonnez.

Et voici le son glas des horloges au clocher sec. Sac et ressac et flic flac, la vigne folle s'égoutte du mur, vermillonnée.

N5

Le luth et la lyre

La femme est encore assise. Après elle bouge librement sur le plateau. Les plages musicales extraites des Leçons des Ténèbres viendront interrompre les trois parties comme une lumière. Le texte est dit sans emphase aucune.

Elle va se battre toute la nuit, un combat en jupe courte, en petit pull. Dans la soirée elle a encore son grand manteau d'hiver et un bonnet à poil. Elle sent en marchant dans la rue comme une lourdeur à la chute des reins comme une épaisseur aux hanches puis un étau léger de cuisse à cuisse. Elle se met à marcher pesamment

La rue devient déserte et le brouillard efface l'inutile.

– Ce manteau est trop lourd, pense-t-elle.

Puis ses pieds se tournent vers l'extérieur. Elle sent en marchant comme un roulement ... gauche, tout le poids du corps... droite, tout le poids du corps . Comme je marche ! C'est ce machin chronique qui, me revient. J'attends peut-être un enfant ? pense-t-elle plus loin.

Les maisons se font rares. Le manteau brun lui tombe large et droit.

Elle ne remarque pas d'abord sa présence. Simplement au cuisses un peu l'étau se resserre. C'est si progressif.

– Je ne me sens pas mal, dit-elle à voix haute. C'est le bas du corps seulement.

Elle ouvre le pantalon en marchant ; et le ventre tout de suite occupe la brèche.

– Si je voulais refermer, pense-t-elle de bonne humeur, je ne pourrais plus.

Un cœur se met à battre sous son nombril. Elle s'enfuit dans le haut de son corps, léger, à l'aise. Elle s'y retranche et de là-haut comme d'une tour stable

en mer, observe la masse qui s'organise.

– Diable oui, fait-elle tout haut, c'est comme si le bas de mon corps se rendait indépendant. Quelque chose ruisselle le long de ma jambe. Qu'est-ce qui m'aspire comme cela ?

C'est alors qu'elle se rend compte qu'elle s'engonce à chaque pas depuis un moment.

Est-ce qu'elle s'enfonce dans le sol ?

Est-ce qu'elle s'enlise dans le bas de son corps ?

Il est nuit maintenant. Si elle ne faisait par habitude son chemin par ce ciel plume rose que sécrète Strasbourg elle devrait s'arrêter mais elle ne s'arrête jamais. Elle a appris à ne pas s'arrêter. Marcher, marcher, là... un pied après l'autre.

– Je marche comme une grosse femme. Je déborde. Est-ce que je vais me liquéfier ? Est-ce que je vais me multiplier ? Est-ce que je grossis ? Elle touche ses hanches lourdes d'un seul coup. La main sous le manteau, elle y prend la chair et la soulève sur l'os du bassin.

C'est alors qu'elle réalise l'ennemi. Il la serre si solidement au haut des cuisses.

– Si je m'arrête je ne marcherai plus jamais, grogne-t-elle sans ouvrir la bouche.

Le phare reste calme mais une mare grouillante envahit les réservoirs en elle et les sous-caves. Elle écoute le bruit de l'eau et les clapotements noirs clignent de lueurs froides. Je suis... habitée..., fait une voix en elle.

Une nausée la courbe en deux.

– Calme ! dit une voix.

– Calme, répète-t-elle sous le palais à l'abri des dents. J'ai lu une fois, pense-t-elle, où est-ce que j'ai lu ça une fois ? Oui, la mort libère les cellules, les rend indépendantes, comme les abeilles d'une ruche. Je me décompose du bas du corps.

Elle touche sa joue sous le bonnet. Les yeux se mettent à la démanger, ou la démangent-ils depuis un moment déjà ?

Comme le brouillard se resserre ! C'est de l'eau qu'elle respire, de l'eau

jusqu'à la peau, jusqu'aux poumons. Quelque chose coule le long de sa jambe.

Comme le manteau pèse sur la poitrine ! Elle aspire l'air saturé. Elle expire profondément, pousse l'air dans le sol entre ses deux jambes qui avancent.

– Si je n'arrivais plus à inspirer ?

La tête lui chavire.

– Si j'allais me décrocher de moi-même ? Si j'allais tomber là ? Calme..., fait-elle comme on parle à une vache, calme !...

C'est alors qu'elle discerne la lueur et le bruit léger.

– Je vais arriver. Je suis énorme. Je ne pourrai plus mettre aucun de mes vêtements.

Puis la lumière s'éteint.

– Bah, fait-elle, une panne de courant. Plus de bruit. Si ? Peut-être. Ce brouillard voile les sons.

Gauche et droite, gauche... Elle serre les mains sur les deux poignées ; la caisse à gauche est plus lourde. Elle marche inconsciente un long moment.

– Je devrais être arrivée, se dit-elle en marchant, maintenant je devrais être arrivée. Je me suis trompée. Ce n'était pas la MJC tantôt.

Elle visite son corps ; précautionneusement, d'une main dans le manteau elle tâte le ventre. Gros, toujours. L'enfant ? Le cancer ? De l'hydropisie, pourquoi pas ? Quelque chose coule-t-il le long de sa jambe ? Peut-être pas.

– Il faut que je pense à mon ventre comme à un ventre sain, serré, à mes jambes comme à des jambes vigoureuses. Il faut... J'ai bien mal ! se dit-elle, marchons.

– Ah oui, se tenir droite..., tirer sur la nuque, pousser le sommet de la tête vers le haut ! Marcher, je tire ... La brume est moins dense. J'ai dû dépasser la plaine. Tête droite tirer la nuque !

Les caisses pèsent au bout des bras.

– Je les pose ? Non, marcher ! Le ciel est duveté, Noël bientôt ... J'ai mal. Tirer la nuque, tête droite. Oui comme ça ! Dégager le buste du bassin.

Quelque chose tire brusquement à la taille. Elle a la vision d'une guêpe, grandeur humaine, la taille en fil.

– Je vais me casser peut-être.

Puis elle touche son ventre prudemment.

-On dirait... Oui...

Elle sent entre les deux ailes de ses côtes la chute lisse et dure jusqu'au nombril.

– Ce n'est pas vrai, dit-elle, j'ai désenflé !

Elle remonte lentement la fermeture Éclair.

– J'ai mal, dit-elle.

Et ses genoux craquent et chaque jambe s'enflamme du haut :

– C'est ça l'arthrose ? Peut-être.

Comme un rougeoiement, comme une braise au sommet des piliers qui la soutiennent. Mais du coccyx à la nuque... monte la courbe dure, d'une seule pièce.

– J'ai gagné, dit-elle simplement.

(musique)

Et cette fois-ci c'est la maison.

Elle cligne des yeux dans l'entrée. Secoue les pieds, pose les caisses et jette son bonnet. Le manteau tombé, elle passe ses deux mains de haut en bas des seins aux cuisses et se raidit. Elle souffle.

Toute mince, elle se penche sur les deux caisses et se relève vêtue de noir, tenant d'une main le luth, et de l'autre la lyre. *À gauche le luth au long manche courbe, le caisson fragile comme un berceau et là-haut l'étoile transparente sur le col doré, ventre de cathédrale et berceau d'automne au creux des maisons austères, bois de probité brune, léger comme cheveux blancs, le luth de son père. Il n'a pas de fils. C'est elle qui le porte ...

Et la lyre* large à la main, solide et souple la lyre à brandir, la lyre à douze

*Il n'y aura pas de lyre sur scène. Seul son étui existe Il est transparent On verra de suite qu'il ne contient rien. Mais la lyre a une voix. C'est celle du Cristal Bachet. Elle chante dès qu'on ouvre l'étui. Le personnage la brandit mais elle est invisible.

Pour l'emploi du Cristal Bachet: site Thomas Bloch.

cordes, haute et large comme ventre de femme, bois de chêne et de bure et son de clarinette égrainée, la lyre qui joue seule les jours de vent. Il faut seulement la dégager haut des deux mains ou la tenir claire au centre.

Jouer... Mais...

Derrière elle et près de son épaule, elle sent, force haute, et pour la première fois hors d'elle, comme pris corps à l'instant, l'Homme... et même mal à combattre, et même combat rude à mener. Vite, elle fait face et d'un coup, la gauche en arrière pour protéger le luth, la lyre en avant pour parer.

Mains écartées, cuisses solides, il rit, blond large, rouge au visage et la lèvre saine. Elle est frappée de son innocence. Et elle recule, feinte. Elle sent le luth si fort, de sa fragilité, comme si ses côtes brunes lui couvraient son propre dos, comme si la rosace s'ouvrait sur son propre cœur.

L'homme tourne. La droite en avant elle pare. La lyre le tient à distance, la lyre est magique.

Ah, le manche du luth est fragile dans sa gauche. Quand l'homme se rue riant une main tendue vers le bas, elle le retient de la lyre et brandit le luth au dessus d'elle. Quand l'homme saute en l'air, elle replie le luth derrière, loin derrière son corps, et, toujours prudemment, comme si l'air se faisait tendre pour le recevoir, comme si l'espace se faisait écrin pour l'amortir et le frôler en s'effaçant. Elle s'esquive soudain légère, offrant son dos dans un renforcement obscur et son cœur l'éclaire elle seule, et le luth la suit comme on protège son ventre plein la nuit.

Et l'homme surgit à l'autre entrée du couloir obscur, dans la clarté, rieur toujours mais irrité aux yeux vers les tempes, les pommettes plus saillantes. Le combat reprend.

Elle danse d'un mur à l'autre, la lyre teinte par moment quand son coude touche le mur.

Elle est luth et lyre et agilité entre les deux et toute la précaution du monde à les épargner et les préserver, chantants, comme herbe au vent qui porte fleur en bouton.

L'homme souffle près. Elle sent sur sa joue sa braise. Il ne lui est pas ennemi, mais IL VEUT LE LUTH, et la lyre en avant, libre, elle s'enfuit

encore.

(musique)

Et soudain au détour d'un couloir, elle se retrouve hors de la maison. Le jour s'est levé. Sa couronne rousse cerne l'horizon et elle comprend que l'homme ne la suivra pas ici dans le givre du matin. Elle n'a plus son manteau mais elle ne frissonne pas dans le matin sec.

Elle regarde le luth, elle le visite des yeux, ventre et tête.

– Intact... (peut-on jamais dire ces mots pour une chose si fragile ?)
Intact... Elle le répète sachant qu'elle ment. Qu'est-ce qui est jamais intact à part la lyre ?

Et comme elle se redresse, elle reste comme frappée de stupeur. Ce qui lui apparaît là, de dos à 2 mètres, insolite mais reconnaissable comme un sigle, jamais vue mais reconnue de toute éternité, pourtant déguisée, culottes bleues sur jambes d'échasses, veste trop haute et chapeau gris, et de dos la clef du monde.

Et comme on monte un escalier elle la revoit de bas en haut et, quelque chose scande en elle des sons d'abord, des syllabes sans couleur et, sans qu'elle se retourne elle lui voit la face, grave, sans âge, dérisoire et certaine et inéluctable et belle et sereine LA MORT et son corps à elle, de bas en haut, l'entérine, secousse dans les mollets, les genoux, coup au ventre, retour du dos et saccade du cou.

– Déjà ? soupire-t-elle.

Mais non, en grandes enjambées la mort s'éloigne, chapeau bleu soudain sur manteau noir, jambes d'échasses, un habit sur rien, mais... quelle mathématique consistance, quelle intelligence mortelle, quelle prestance magnétique, quelle maîtrise dans la désincarnation.

– Plus loin, souffle-t-elle, plus loin, je la retrouverai plus loin.

Et elle s'apaise.

Et le luth se nomme tendre et timide, volume et chair dans sa main gauche et la droite serre la lyre très fort.

– Marchons, dit-elle.

(musique)

N°6

L'oiseau

Quand rendu de moi
Quand rendu de ça
Et rendu à toi-même
À ton originelle liberté
Oiseau vrillé au centre
Et bruissant d'ailes alentour
Vrillé à toi-même
Chevillé à l'azur
Par cette part de ton plaisir
Qui est l'entier de toi

Quand l'œil n'est pas ce qui te voit
La main plus ce qui te tient
Quand je reçois ce filigrane
Qui te survit
Cette immatériance
Radiance de ton âme
Qui efface ton visage
Comme la vague fait au sable
Mon aimé
Quand je ferme la lèvre
Quand je pose ma main

Plus pour me rassurer
Que pour te retenir
Et peut-être pour les deux

Ceci est vert jardin
Hautes futaies bleues
Et profond chant lointain de nuit
Le merle a jeté son cri comme on ouvre une brèche
D'azur,
D'espace
D'espace
D'espace encore
Eclos près du cœur
A l'ombre des ailes

Je te meus
Mon aimé
Le vent m'est témoin
Je te meus
De vert, de brun, de bleu
Et je te ris de l'âme
A ta brillance

Le roi de Thulée

Aucun décor (chant en français) «Chant gothique», «La Damnation de Faust» de Berlioz «Autre fois un roi de Thulée»

Autre fois un roi de THULÉE
Qui jusqu'au tombeau fut fidèle
Reçut à la mort de sa belle
Une coupe en or ciselée

Comme elle ne le quittait guère
Dans les festins les plus joyeux
Toujours une larme légère
A sa vue humectait ses yeux

Ce prince à la fin de sa vie
Légua ses villes et son bien
Excepté la coupe chérie
Qu'à la main il conserve encore

Il fait à sa table royale
Asseoir ses barons et ses pairs
Au milieu de l'antique salle
D'un château que baignaient les mers

Le buveur se lève et s'avance
Auprès d'un vieux balcon doré
Il boit et soudain sa main lance
Dans les flots le vase sacré

Le vase tombe l'eau bouillonne
Puis se calme aussitôt après

Le vieillard pâlit et frissonne
Il ne boira plus désormais

Autre fois un roi de Thulée
Jusqu'au tombeau fut fidèle

*Après le chant elle se change sur scène. Elle n'est plus une
femme antique. Costume de ville.*

La berge

Mercredi le 19 Juillet , le soir

Lettre à ne pas envoyer

Si je trempais mes lèvres dans la rivière,
Je l'ai déjà fait,
Glace à mon cœur,
Miroir brisé à mes yeux,
Nacelle d'eau à mes deux joues
Et la gorge au creux de la vague.

Si je trempais mes lèvres dans la rivière,
Je l'ai déjà fait,
Je serais passante dans ce qui passe,
Toute inclinée par elle,
Détournée mais si comblée,
Sédentaire mais si consentante,
J'apprendrais la mouvance
A son glissement, traîtresse,
Tu m'aurais, je croirais
Que tu me portes. J'y croirais,
Je le sais je l'ai déjà fait.
Ah comme tu me bernerais.
Suis-je un poisson ?

Je ne tremperai pas mes lèvres dans la rivière,
Mais ton nom, Naïs, je veux dire
Ton être,
Ici alors que tu m'es loin,
Ici
Dans ma semaine de sédentaire
Dans Strasbourg célibataire de toi,
Naïs, de toi qui m'es venu
Tantôt comme rivière
Qui m'appelle. Mon
Serpent d'eau,
Reflète ? Transparence ?

Te suivrais-je ?
Que non,
Que non. De terre
Je suis faite, de terre.

Mon fleuve,
Je suis la berge.

Je t'entends,
Je t'entends délirer,
T'arracher, te rouler
Vers toi-même, là-bas,
Plus loin toujours.
Je ne viendrai pas, écoute, écoute, je ne viendrai pas,
Je suis la berge,
La berge. Naïs,
Je sais bien, je te sens,
Je te vois passer, mon fleuve,
Mon eau,

Passer.

Mais je suis la terre,
La terre, même si je tourne,
Même si je perds la tête,
Même si je me mire dans le flot
Qui me déchire, même,
Qui m'écaille. Tu es mon maître mât,
Ma couleuvre rhénane,
Mon bâton de Saint-Jacques,
Mais, comprends bien,
Naïs, je ne te suivrai pas.

Au bout de moi, là,
De suite, au bout
De mon ultime attention
À ta mouvance, je ne suis
Que troublée, je ne suis que
Séduite, je ne suis
Qu'enlevée à moi-même,
Mais je reste,
Naïs, je reste au port
Et c'est ta chance et c'est ma chance.

N ° 9

Il était un roi ...

La musique s'insinue avant la ligne 4

Le roi de Thulée, je pourrais dire, en somme, que ce n'était pas du tout le roi de Thulée. Je pourrais dire que c'était un fascocrate phalocrite et que sa bien-aimée n'était pas morte pour rien avant lui.

Oui, je pourrais dire cela, ça vous est bien égal d'ailleurs.

Je pourrais dire aussi que sa bien-aimée, si elle lui avait survécu n'aurait pas rassemblé toutes ses copines im hohen Vatersaale pour un thé- gâteau et qu'elle n'aurait pas jeté, en grande pompe, sa tasse par la fenêtre pour dire qu'elle n'en boirait plus jamais en signe de deuil. Non elle n'aurait pas fait cela.

Elle aurait, toute blanche, rentré son petit menton. Elle aurait, je l'ai connue, toute menue, en un haut fauteuil, dans une petite chambre à l'écart et entre deux vaisselles, vers la fin de sa vie, car avant elle n'aurait pas eu le temps, oui vers la fin de sa vie, deux ou trois fois, elle s'y serait assise vers les dix heures du matin. Ça aurait inquiété la famille car elle ne s'asseyait jamais, que l'après-midi et le soir, et un peu aux repas. Elle aurait, et qu'importe, ça n'a jamais importé à quelqu'un, revécu sa vie, là, promptement et peut-être, Dieu seul le sait, car elle n'en parlait jamais, y avait-il un deuil en elle ou une lumière ; plutôt une lumière peut-être car elle éclairait.

Oui, ce n'est pas moi qui dirai, là, sur cette page blanche, ce qu'elle aimait, qui elle aimait ; elle peut être tranquille, la reine de Thulée, la petite reine blanche, et son sourire de lumière elle peut être tranquille, je serai muette. On ne saura d'elle que son fauteuil haut de velours rouge, sa couronne blanche de cheveux fins, ses mains entrouvertes sur une houe invisible, sur un balais habituel, sur la rondeur d'un saladier, et ce giron creusé où le poser, pendant que de l'autre main on montait les blancs en neige, en rythme, s'il vous plaît, au pas du trot d'un petit âne têtû. Et que

rien, et que rien, et que tout, et que tout, et que demain, et que demain, et la tête opinait. Chère reine de Thulée, chère et rigolotte petite reine blanche, et ses lèvres minces sur son secret gardé, gardé comme les tombes claires de mon enfance pour lesquelles en robe rose, pareille à celle de ma sœur, on me paraît , et où distinguée et sage, je goûtais le silence des grandes personnes, leur raclement de gorge, la trompette d'un mouchoir, les yeux rouges et, stupeur toujours renouvelée, leur grimace d'enfant chagrin. Chères tombes fleuries, petites allées sarclées, visage d'elle, blanchi et léger comme os. Il m'est arrivé de la porter, la reine, si légère, si fine, de la porter vite, de la cuisine à l'escalier de la cave, de peur qu'elle ne périsse sous les bombes, et de la porter à demi en promenade sur les flaques de boue et d'eau, et elle riait la reine, elle riait comme grelot. «Annel Annel, haletait-elle, mais je n'ai plus les pieds par terre, folle, veux-tu bien me poser !»

Non, personne n'a assisté solennellement à des manifestations démonstratives. Simplement au fonds du tiroir de sa commode, vers la fin de sa vie, elle nous montrait à ma sœur et à moi de temps en temps, sa chemise de mariage, qu'elle n'avait jamais mise, sa chemise de nuit de reine à flots de dentelle blanche et raide d'amidon : «N'oubliez pas, mettez la moi quand je mourrai.»

C'est tout, et dérision, quand elle est morte nous ne l'avons pas trouvée, la chemise. C'est vrai, oh, c'est vrai !

Petite reine s'en est allée dormir, légère sous la terre même pas alourdie de cela.

La reine, la petite reine de Thulée qui n'avait jamais rien dit et que personne n'a connue et qui n'avait rien prouvé à personne.

Oui, je pourrais dire que le roi de Thulée n'était pas le roi de Thulée et que c'était un phalocrate. Ça servirait à quoi ? Hein ? A me soulager, c'est tout, à bon compte et vous diriez, elle est féministe et vous cracheriez votre chewing gum et vous penseriez à autre chose.

Mais le roi de Thulée était comme ça un gars et ça n'était pas du tout facile tout ça. Vous n'en avez rien à foutre ? moi non plus, dirais-je, et c'est vrai, je voudrais n'en avoir rien à foutre.

Qu'ai-je à faire du roi de Thulée ? Que me chaut ? C'est une belle chanson. C'est vrai. Mais lui, le roi, mais qu'est-ce que j'en ai à foutre du roi ? Qu'il aille se faire couronner par d'autres. Moi j'aime le peuple. Je n'aime pas les rois, sauf dans les chansons.

Voilà.

Et pourtant ce roi-là, j'ai du mal à n'y penser pas car il n'est pas mort et moi non plus et nous n'en sommes pas au hohlen Vatersaale et personne ne sait qui de nous jettera sa tasse ou son gobelet. Simplement je ne suis pas la reine de Thulée. Je ne veux pas qu'on m'enterre toute blanche dans ma robe de mariée que je n'aurais jamais portée. Je suis moi pour moi et ça n'arrange rien et je suis vivante avec du café au lait, avec des chats à changer, avec le chien à baigner, avec un métier à aimer, avec cet instant à remplir, avec cet été mouillé où je me chauffe près du feu pendant que le roi est je ne sais où à ne pas savoir vivre cela avec moi, avec ce 14 juillet tout bête.

Le roi n'est pas mort

Le roi est vivant

Le roi est clair et léger

Le roi a visage de roi

Serein et tendre

Et nous sommes en 1980

Et nous voici empêtrés dans sa royauté

Tombés là sur le chemin

Pris dans les rênes de son char

Et l'image est arrêtée sur le char renversé

Sur lui qui a laissé là son carrosse et

Moi qui ne sais que faire de cela

Quelle affaire d'avoir rencontré là,

En plein dans ce siècle, un roi

Dans un wagon du train qui me mène à mon travail

Et dont nous descendons fort banalement

Moi pour un troquet, lui
Une station plus loin pour un autobus

Et il ne veut pas mordre à cela
Qui est tout ce que nous avons
Il flotte le roi
Et j'écoute surprise la musique qu'il fait, j'écoute
Le rayon de lumière qui monte de ses doigts
Et je me pose dans sa main
Et il m'y tient
Et je me lave
J'écoute son eau passer sur moi
Et j'ai le cœur si bien
Si calme, et je cours légère dans le vent
Et je le tiens à bout de bras
Avant qu'il ne reparte
Et je lui ris du cœur
Et je ne le retiens pas
Parce que c'est un roi
Parce que je ne sais pas retenir un roi
Et le roi s'en va
Et le roi n'est pas bien
Ce n'est pas mon affaire
Mais le roi n'est pas bien

Et j'aimerais qu'il descende de cheval, le roi
J'aimerais qu'il se fasse manant, le roi
Car je ne suis pas la reine de Thulée
Je ne suis que moi pour moi
S'il descend de cheval
Je saurais l'aimer
S'il descend de cheval

Je saurais peut-être le retenir
S'il descend de cheval
Nous pourrions nous aimer
S'il descend de cheval
Je ferai du pain pour lui
S'il descend de cheval
Il fera un lit pour moi
S'il descend de cheval
Nous aurons des enfants au soleil
S'il descend de cheval
Il pourra me parler
S'il descend de cheval
Je pourrai l'entendre
S'il descend de cheval
Il pourra me comprendre
Je pourrais le voir à l'aube
Je le distinguerais du paysage
Je le verrai allant et
Je pourrai poser les yeux sur mon ouvrage
Et il marcherait à ce qui est à lui
Et je l'attendrais
Pour ce qui est à nous

Je ne suis pas une reine
Je suis une terrienne gauche
Et sincère
Le sait-il ?
Sait-il cela ?

S'il descendait de cheval
Il me verrait
Il me ferait le cadeau

De son existence
De sa lourdeur
De sa maladresse
Il m'offrirait on ignorance
Egalant la mienne
Et nous pourrions
Nous taire
Et nous donner la main
Et nous verrions
Au fur et à mesure
Comment nous ferions
Avec des erreurs
Et des recommencements
Et nous nous aimerions
Très humblement

Et ça
Le veut-il
Le roi ?
Le veut-il ?
Veut-il renoncer à son château du vent ?
Veut-il laisser là les mains claires aux fontaines
Et partir sans un regard ?
Peut-il croire
Que j'entendrai quand même
Le grelot de son rire ?
Sait-il
Que nul
Ne peut se couronner soi-même
Sait-il
Que noblesse n'oblige pas ?

Changement de décors.

N°10

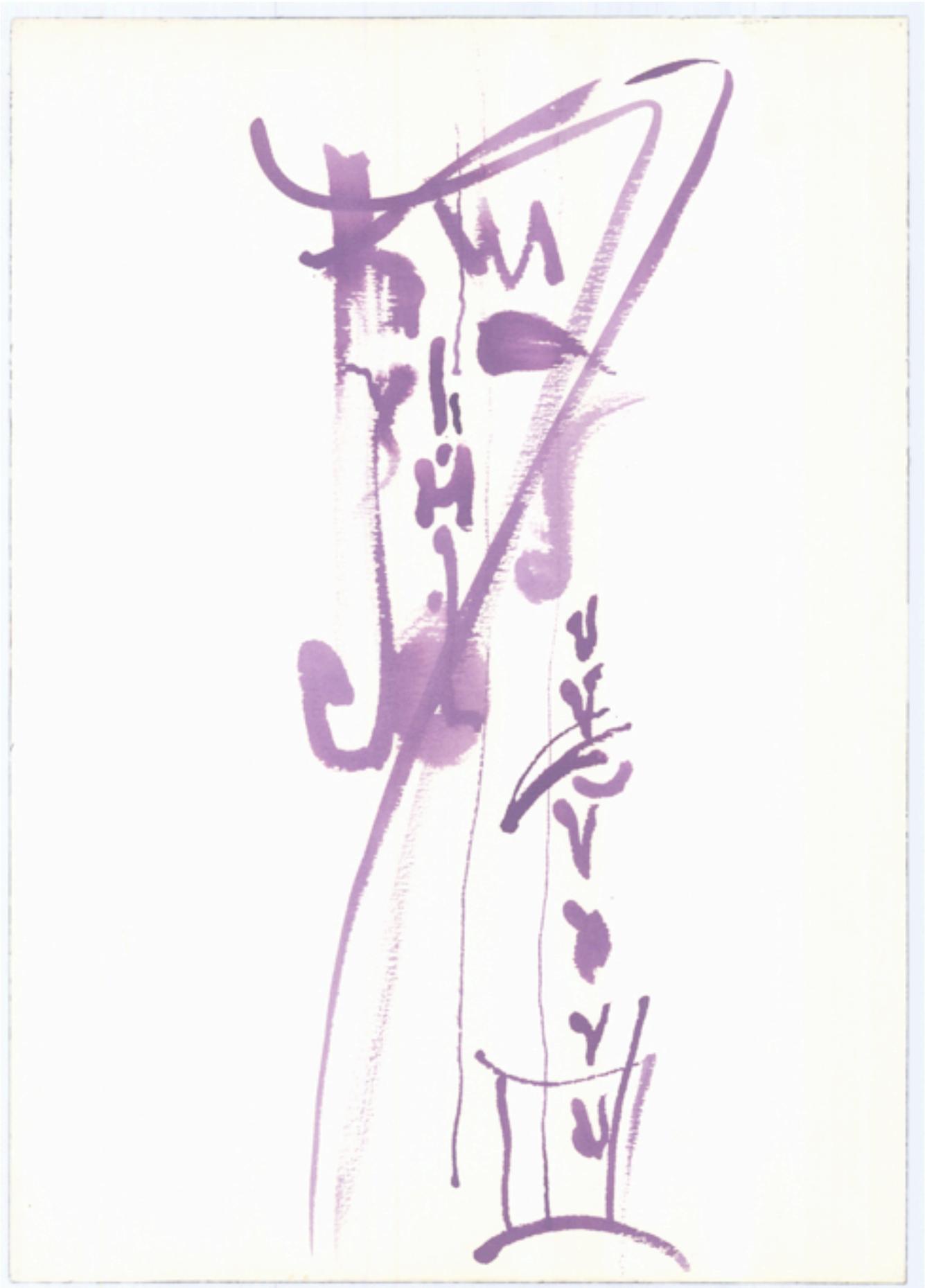
L'oiseau au désert

Sur la scène un lit. Le personnage accroche avec des pinces à linge de grandes toiles. Ce sont des draps de lits peints : C'est le Roi au Désert, c'est le Prince Guerrier. Ils s'ajoutent au Roi Bleu qui est déjà sur le plateau depuis la scène 4.

Elle se fait très belle pour sortir. Le djembe s'introduit pendant qu'elle s'apprête. Le rythme du djembe devient celui de son émotion.
Au lieu de sortir elle s'allonge sur le lit. Musique. Elle dit le texte allongée.*

J'ai frotté mon visage d'oiseau
A l'antique muraille de la
Cité d'airain
J'ai offert le courlis de
Mon ramage d'oiseau
Aux murailles profondes
Aux couloirs sans fond
De tes antiques, rapaces
Marborigènes divinités
Et ta solitude hautaine
A miré des sept facettes
Acariâtres moulinets
Après divergences
Tours aux visages d'acier
Similitudes effrayantes
De ton cratère en voûte
Tu as cru que je t'étais soumise
Tu as cru que j'étais conquise
Tu as cru que j'étais esclave
Tu as cru que j'étais achetée
Tu as cru que je t'étais vendue

Tu as cru
Regard de pieuvre hautaine
Tu as cru



Que j'étais de chair
Je l'étais
Chair rivée à ta chair
C'était tout
Tu t'es trompé
J'étais oiseau libre
J'étais l'oiseau courlis
Piqué du ciel et de l'enfer
J'étais la plainte du vent
J'étais le soir qui tombe
En humides saisons sur
Le lac asséché, sur le
Désert de tes nuits
J'étais la pluie et l'écuelle
Le vent et la targette
L'orage et l'auvent
Tu ne m'as pas reconnue
Tu ne m'as pas reconnue
Ma main, aile de pigeon
Ma main petite, au travers
Du soleil du soir, petit
Dans le feuillage
J'étais l'oiseau, petit
Des humides forêts
Tu t'es trompé
Mon aigle
Poussière du désert
Et soif amère
J'étais la gargoulette
Heureuse
À tes dents riantes offertes
C'est tout

Je passais, je passais
Le temps d'une vie seulement
Le temps d'une vie seulement
Jusqu'aux cheveux blancs
Seulement
Tu t'es trompé. Je n'étais
A personne. Je n'étais
Pas à toi, pas plus que
Ta peau, pas plus que
Tes dents
J'étais l'oiseau prêté seulement
L'oiseau prêté
Et tu pouvais
Et tu pouvais
Comment le savais-tu ?
Sur ton poing
Doucement posé
T'ouvrir le cœur
T'ouvrir le cœur
T'ouvrir le cœur
Miriatures de tes
Solitudes en escalier
Spiralés
T'ouvrir le fond, du très fond
De l'âme
J'y serais tombée
J'y serais tombée
L'aurais-tu su
L'aurais-tu su
Des solitudes, des solitudes
En une enlevée
J'y serais tombée

Des solitudes, des solitudes
Jamais, jamais revenue
Du secret de ton cœur
Le saurais-tu, le saurais-tu
L'oiseau soifard
De tes rêves engourdis
L'oiseau soiffard de ton rêve
[le plus fou
Inconsolable
Tu serais
Inconsolable
Mais peut-être le désert est-il
Sable à jamais
Peut-être le désert est-il
Sable sans fin
Peut-être que le rivage lointain
De lune et d'eau, de lune
Et d'eau, mirage des
Solitudes mirage du pain
Jamais mangé, mirage
Mirage, mirage
Ma main retombe
L'oiseau s'en va
Reste la plaine
La plaine, la plaine, la
Plaine, océans des sables
Océans des sables qu'engloutit
Le temps
Nos enfants sont des géants
Le monde les a reçus
Le monde les a vus
Écarquillés, écarquillés

Démesurés
Il pleut sur le sable
Sans fin. Il pleuvra, il
Pleuvra, les courlis
De l'eau s'en vont
Ruisseler et sont bus
Ruisseler et sont bus
Toujours
Anses de nos jours
Dans le sable
Et chaque flaque
Sert, chaque flaque
Se mouille
Chaque flaque salive
Chaque flaque s'évapore
Très doucement
Chaque tiédeur s'envolute
Encore
La terre fume
La terre fume
Comme le regret
Comme la plaie
Seul un serpent passe
Un scorpion
Au loin un renard blanc
La nuit tombe incrédule
Et le ciel s'en bat l'œil
L'œil s'en mire de
Lui même
À jamais
Où est l'oiseau des miriatudes ?
Elle se redresse et s'assied sur le bord du lit

Que le sable l'entende
Que le sable l'entende
Et les scorpions aussi
Pleure cithare
Pleure flutiau
Tu danseras
Du ventre et des épaules
Sur le petit cadavre
Blanc de mon âme d'enfant

Dès qu'elle se met debout on entre dans le texte 11

Précieux

J'ai eu ma main glissée sous tes reins. J'ai eu, montant d'elle et te traversant jusqu'à moi ton filet de vie. J'ai respiré sur ton visage rien, le moment précieux de ta présence, la parcelle de temps où tu es, où pour moi, soudain tu es jonché sur mon tapis posé là, fragile, cerné, le moment où tu m'es donné.

J'ai eu ma main glissée sous ton dos, au centre, ma main rivée là et tout mon être penché, comme on écoute au loin un goutte à goutte d'eau entre les rochers, sources de ton être.

Je t'ai reçu dans ce silence, murmure de tes yeux, les miens à peine t'effleurent, secret de tes jardins inviolés, fragilité précieux, précieux, entre tous précieux.

Musique de Thomas Bloch ou Leçon de Ténèbres de François Couperin

N°12

Durch miner Daa zeit a lises Klinge

Elle chante en alsacien:

Durch miner Daa zeit a lises

Klinge. A bessel wie bevor as schneit.

Als däte witlos Seite klinge

Wie wen durch Wänd und Sääl

Ganz wit so eber vor sich annelacht

Und miner Finger molt, ich leui em noch Ganz denn, in finem

Silwerdrot

Ewer de Daa, ins düschbere Winterlicht

A Zeiche wie üs finem Glas

Es esch als wot ebs blieye

Ish glaub ich düe dich liewe

Le son très fin

Elle traduit en français très simplement:

Tout au long de mon jour
Je perçois comme un son très fin
Comme ciel d'hiver un peu avant la neige
C'est comme un tintement de cordes, très loin
Comme si, traversant murs et salles, pourtant tout bas
Quelqu'un riait, rien que pour lui
Ma main dessine Et je la suis des yeux
D'un doigt Un fil d'argent
Au ciel gris lourd de neige promise
Un signe Comme verre si fin qu'il se brise
Et si une fleur allait s'ouvrir ?
Et si j'allais t'aimer ?

Précis

- 1 La haute salle 2
- 2 La ballade Zelter et Gounod 4
- 3 Le petit squelette 6
- 4 L'été se tire sans hâte 10
- 5 Le luth et la lyre 12
- 6 L'oiseau 19
- 7 la ballade Berlioz 21
- 8 La berge 23
- 9 Il était un roi ... 26
- 10 L'oiseau au désert 33
- 11 Précieux 39
- 12 le son très fin 41